

# d'une croissance économique saine

évidence, seul celui-ci est en mesure de résoudre les graves problèmes d'emploi que connaît le pays et qui, d'une manière ou d'une autre, ont aussi des répercussions directes sur sa sécurité et sa stabilité. En effet, non résolus, notamment pour ce qui concerne une jeunesse désespérément en quête d'avenir — y compris chez les diplômés —, ils la conduisent directement à recourir aux fausses solutions d'une économie informelle de plus en plus présente et potentiellement porteuse de toutes sortes de dérives.

Actuellement enfermé dans une logique d'accumulation essentiellement matérielle — à la périphérie des vrais enjeux contemporains —, surtout financée par des ressources publiques en grande partie d'origine rentière, le pays risque sérieusement de se marginaliser comme l'indique l'examen de nombreux indicateurs récemment publiés par de nombreuses institutions internationales et concernant, outre le climat des affaires déjà évoqué, la capacité à diffuser et maîtriser l'utilisation des technologies de l'information et de la communication, la capacité de la société à innover, la compétitivité et l'économie de la connaissance, pour ne citer que les plus significatifs. En fait, tout se passe comme si, eu égard à de nombreux critères tout à fait pertinents pour appréhender le positionnement des diverses économies, le pays était en train de connaître un grave processus de déclassement. Phénomène de plus en plus inquiétant, il trouve son origine, de mon point de vue, entre autres, dans une approche des problèmes de développement économique du pays qui, systématiquement, privilégie ce que j'appellerai — en recourant à la terminologie de l'informatique — le «hardware» (tout ce qui se rapporte à une accumulation matérielle, donc

tangible) par rapport au «software» (tout ce qui concerne une accumulation intellectuelle, donc intangible). Pour aller à l'essentiel, en illustrant rapidement, je dirai que le premier, par excellence, correspond à des constructions, des infrastructures, des équipements, des matériels, etc. ; le second, à des savoirs, des normes, des valeurs, des croyances, des idées, des perceptions, des mémoires, des consensus à construire, etc. Or, dans un contexte de relative aisance financière — comme c'est le cas dans tous les pays frappés par «la malédiction des ressources» sous tous les cieux — rien n'est plus facile que d'acquérir le «hardware» ; immédiatement disponible et pouvant être présenté tel quel comme manifestation précisément tangible de la politique mise en œuvre. Alors que ce «hardware» lui-même ne peut réellement fonctionner que si on en maîtrise d'abord le «software» qui est directement impliqué par sa conception initiale. En effet, tout «hardware», quel qu'il soit, comporte obligatoirement un «software» sans la maîtrise duquel il n'a plus de sens. Une école, un lycée, une université, un hôpital, une route, une autoroute, une ligne de chemins de fer ou de métro, un aéroport, un port ou une usine tout comme un immeuble de bureaux ou de logements ou un véhicule ou un avion, tous ces biens tangibles ne fonctionnent que grâce à la maîtrise d'un certain nombre de processus intellectuels et de flux d'informations qui leur deviennent intrinsèques.

D'ailleurs, ils le sont d'autant plus que dans le contexte de généralisation de l'économie de la connaissance, aujourd'hui, de plus en plus, un produit tangible est d'abord une forme de matérialisation de la connaissance, en tant que principal facteur de sa production même. Quant au

«software», en général, non directement lié à un quelconque «hardware» — en tant qu'accumulation intellectuelle — de par sa complexité, il est évidemment plus difficile, à la fois, à acquérir et à montrer et donc, se prête moins à une présentation destinée au grand public ; alors qu'en réalité c'est bien lui qui est au cœur de «tout» ; en fait de toute activité humaine individuelle ou collective significative. Tout d'abord, car c'est lui qui va directement déterminer la qualité des ressources humaines du pays, sa seule véritable richesse, son principal — voire, le seul — avantage comparatif dans le monde d'aujourd'hui.

C'est donc dire s'il ne faut surtout pas se tromper quant à l'ordre des séquences : c'est bien le «software» qui peut engendrer le «hardware» et non l'inverse. Et aucun surinvestissement dans le «hardware» n'arrivera à compenser le sous-investissement dans le «software». Sans maîtrise du «software», le «hardware» finira par péricliter et se transformer en ruine ou en ferraille. Et c'est pourquoi il importe que la prise en charge des enjeux du «software» — tous articulés, en dernière analyse, autour de processus individuels et collectifs de rationalité — soit au cœur de toute la politique de développement du pays.

Pour conclure, je dirai que, plus que jamais, les véritables enjeux de stabilité, de sécurité et de développement du pays à moyen et long termes — voire ceux de sa survie — ont tous un lien direct avec nos capacités à mettre en place trois systèmes nationaux efficaces, étroitement reliés entre eux et, successivement, articulés autour :

- de l'éducation et la formation ;
- de la recherche et l'innovation ;
- de la production de biens, en dehors des hydrocarbures, et de services. Seule

véritable matrice de la puissance, probablement depuis toujours, mais qui le sera encore beaucoup plus dans ce siècle qui commence sous le signe de la mondialisation et de l'irrésistible montée de l'économie de la connaissance, la créativité devra être au cœur même de ce dispositif global incontournable, si nous ne voulons pas être marginalisés dans des domaines désormais absolument vitaux, au sens fort. Alors qu'ils devraient pourtant nous être d'autant plus proches qu'il y a dans la recherche de la connaissance — y compris en tant que dimension d'essence ontologique — une tradition bien ancrée de quête, à la fois individuelle et collective, inhérente à toutes nos profondes dynamiques culturelles historiques, qu'exprime très bien l'éminente figure de l'histoire nationale qu'est l'Emir Abdelkader dans sa «Lettre aux Français», en écrivant, notamment, ce qui suit : «La dignité de l'homme, sa propriété particulière, propriété par laquelle il se distingue de tous les êtres, est la science qui le rend parfait.» Et, quelques lignes plus loin, il poursuit : «Voilà pourquoi certain savant, lorsqu'il lui arrivait de triompher d'une difficulté qui se posait à lui dans le domaine de la science, pouvait proclamer avec raison : comme les rois et fils de rois sont loin de ce plaisir !» Si nous voulons que le pays, en trouvant la voie d'une croissance économique saine, adaptée aux conditions du monde d'aujourd'hui et prête à relever les défis de celui de demain, ce faisant, sorte de la crise complexe qui, aujourd'hui encore, continue d'hypothéquer ses perspectives, c'est bien cette inspiration et cette intelligence qui parcourent le texte de l'Emir Abdelkader que nous nous devons de retrouver.

N. S.

## ALI MEBROUKINE ET L'INTROUVABLE DÉBAT SUR LA CRISE DU LIVRE ET DE LA LECTURE EN ALGÉRIE

# De l'insoutenable parfum de l'absinthe

Le professeur Mebroukine m'interpelle encore une fois (*Le Soir d'Algérie*, 2 novembre 2011) sur des questions que je n'ai guère soulevées dans ma contribution sur la crise du livre et de la lecture en Algérie (*Le Soir d'Algérie*, 6 octobre 2011), auxquelles je ne me sens pas tenu de répondre, en tout cas dans les formes spacieuses qu'il a déterminées.

J'ai dit — et je le répète au risque de la «nostalgie au goût d'absinthe» — que l'Ecole algérienne, de la rentrée de septembre 1962 aux radicales réformes de Boumediène, a été l'héritière suffisamment avisée et prudente de l'Ecole coloniale. Elle a formé sans démériter, avec des méthodes didactiques qui préservaient l'équilibre entre les expressions écrite et orale, plusieurs générations d'élèves qui savaient lire, parler et écrire ; cette faculté n'est certainement pas consentie aux «apprenants» d'aujourd'hui, qui perdent et la langue française et sa culture humaniste dont se pare volontiers le parangon du boumediénisme, qui fait son miel des apophtegmes d'un rarissime Jean de La Rochefoucauld.

Il n'est jamais tard pour exprimer une position de principe : enseignant et chercheur universitaires

re dans les domaines de la linguistique et de la littérature, je ne nourris ni préjugé ni animosité envers les langues d'usage des Algériens et je souhaite une vraie et paisible coexistence entre elles, libérant leur créativité au profit d'une même culture nationale.

Le débat auquel m'invite mon contradicteur sur la situation de la langue arabe dans la société et dans les intentions de courants «moderniste» et «conservateur» m'est à la fois étrange et étranger. J'ai déploré dans ma réflexion le procédé — artificiel — d'enseignement de la langue française dans les cycles de formation de l'éducation, résolument enfermé dans la cuistrerie de linguistiques saussuriennes et chomskyennes descriptives des programmes de FLE (français langue étrangère) importés.

Ces programmes ont porté et portent encore dispendieusement l'accent sur l'oral, dans un infini ressassement d'exercices structuraux, en dehors de toute production linguistique contextuelle, refoulant l'écrit, plus précisément l'écrit littéraire, sans lequel la connaissance d'une langue ne pourrait être complète. La langue arabe scolaire subit le même formatage épouvantable qui

Par Abdelali Merdaci

explique que l'Algérie demeure un pays sans lecteurs. Au moment où Ali Mebroukine foment le doute sur le sens de mon message, il n'est pas vain d'y retourner.

L'Ecole algérienne réformée a précipité durablement le livre et la lecture dans le dénuement. Elle n'a pas contribué, ce qui devrait être son rôle, à l'éclosion du sentiment de la littérature nationale ; elle n'a témoigné ni empathie ni loyauté envers ses auteurs et leurs œuvres.

Ali Mebroukine, qui en dresse à grands traits le tableau sinistre d'un paysage après la bataille, peut-il contester cette funeste réalité d'une Ecole qui a semé l'inculture et le shit (dans toutes ses occurrences), patiemment engrangée pour devenir un destin malheureux ? A l'éprouvé d'un désespérant bilan dont il se fait l'annonciateur ténébreux, il n'y a qu'une seule question qui vaille : d'où vient cette Ecole réformée ? Tout le reste n'est qu'incantation et délire boumediénistes, probablement solubles dans une lampée d'absinthe.

A. M.